

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 2 (1864)  
**Heft:** 25  
  
**Artikel:** Une ascension de montagne : (suite et fin)  
**Autor:** Magnenat, J.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-177196>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

filles d'auberge sont encore bien curieuses. Le matin, avant de partir, j'avais étalé tous mes petits paquets de graines pour les faire sécher ; il y en avait une quarantaine. Au retour, je leur trouve je ne sais quoi de singulier, d'insulté ; ils n'étaient pas fermés comme j'ai l'habitude de le faire, évidemment on y avait touché : en effet, la chambrière avait ouvert les quarante petits paquets, les avait examinés avec une constance digne d'une meilleure cause et les avait refermés à la diable. J'eus un moment d'angoisse inexprimable : je craignais que la sotte fille d'Eve n'eût mêlé les graines, ou qu'elle n'en eût répandu. Heureusement, après examen, je pus être rassuré, elle n'y avait mis ni malice ni maladresse, seulement un peu plus de curiosité qu'il n'était besoin.

Fidèle à mon plan de revenir par la rive gauche, je pris le train pour Saxon, dont je voulais aussi visiter les environs. C'est là que pour la première fois de ma vie j'ai eu maille à partir avec la gendarmerie. J'avais beaucoup récolté à Sion, et ma boîte était pleine ; aussi je la laissai à la gare de Saxon, et je partis pour une excursion, en pensant que j'utiliserais mon foulard si je trouvais des plantes. Or, comme la tournée fut heureuse, je repris le chemin de Saxon avec un foulard rouge, roulé en sac et gonflé d'herbes, ce qui me donnait l'air d'un compagnon portant tout son saint Crépin. Comme je rentrais au village, un gros brigadier, Haut-Valaisan, mais parlant le français, vint assez brusquement se camper devant moi et me demander d'où je venais et où j'allais.

— Vous êtes Français, sans doute ? Avez-vous des papiers ?

— Pardon, brigadier, j'herborise ; je viens de Sion et m'en vais repartir pour Lausanne.

— Ah ! c'est différent. Excuse !

Cependant le brigadier ne me perdit pas de vue et se trouva à la gare au moment du départ ; mais quand il eut vu ma boîte et mon énorme paquet de plantes, bien serré entre deux cartons, il devint charmant et perdit toute velléité de me considérer comme suspect :

— Ah ! vous êtes un *botanique*. Oh ! je connais bien les *botaniques*. Il faut venir chez nous, à Albinen, en-dessus de Louèche-la-Ville. C'est là qu'il y a des belles fleurs ! Ah ! vous êtes un *botanique*.

Le train arriva sur ces entrefaites, et je perdis les autres détails du brigadier sur son vallon d'Albinen. Je doute que je le retrouve jamais pour les lui demander. Je vis monter en wagon du demi-monde du Casino de Saxon, la queue de la roulette : des femmes équivoques et des mines de croupiers.

La machine siffla... et nous voilà embarqués sur les chemins de fer de la ligne d'Italie, par la vallée du Rhône et le Simplon. Style de la compagnie, voyez ses horaires. Combien y en a-t-il de ces chemins ? Mais chut ! nous sommes bien aises qu'il y en ait au moins

un pour nous transporter rapidement au centre de ce pays de merveilles qu'on appelle les Alpes.

L. FAVRAT.

### Une ascension de montagne.

(Suite et fin.)

Carl nous avait précédés à l'hôtel ; il vient nous annoncer que le dîner est servi et que M. et Mlle Turner ont déjà pris place. En disant ces mots, il jette sur Wilhelm un regard plein de malice. Il s'est donc aussi aperçu de quelque chose.

Nous ne sommes que nous cinq à table d'hôte, et comme Wilhelm, qui a su captiver M. Turner, nous a présentés à celui-ci et à sa fille lors de notre rencontre au sommet, ces derniers ne considèrent plus en nous des inconnus.

Placé vis-à-vis de Mlle Mary, tandis que Wilhelm et Carl sont à sa gauche, tout en donnant satisfaction à mon appétit et en échangeant quelques paroles avec M. Turner, je profite de cette occasion unique pour étudier la physionomie de notre jeune compagne de table. Sans être absolument belle, il y a tant de charme dans ses traits, dans son regard, dans le timbre de sa voix, qu'on se sent tout de suite porté à l'aimer. Aussi rien d'étonnant à ce que Wilhelm ait ressenti pour elle si promptement des sentiments qu'elle me semble avoir devinés, sans cependant chercher ni à les encourager, ni à les repousser.

Après avoir prolongé la soirée jusqu'à dix heures, nous nous retirons, heureux d'aller nous délasser des fatigues de la journée.

Je ne sais depuis combien de temps le sommeil avait clos mes paupières lorsque je fus réveillé en sursaut par un bruit extraordinaire. C'était celui de la tempête, déchaînée sur la montagne. Le vent soufflait avec une violence inouïe ; il pénétrait dans notre chambre, quoique volets et fenêtres fussent hermétiquement fermés ; par ses efforts toujours plus furieux, il ébranlait la maison et paraissait résolu à l'emporter dans l'abîme, perspective, certes, peu rassurante. Vers le matin, la tempête s'apaisa et je pus consacrer encore une heure ou deux au sommeil.

Il était entendu avec M. Turner que nous déjeunerions ensemble à sept heures pour reprendre ensuite le chemin de Spiez. Là devait avoir lieu notre séparation, M. Turner retournant passer quinze jours à l'hôtel Bellevue, à Thoune.

A six heures, J. Staehli vient frapper à notre porte. En un clin d'œil nous sommes debout, mais dans le plus pitoyable état ; l'un se plaint d'un violent mal de tête, l'autre de douleurs dans les jambes, le troisième de maux de reins, et, tous trois, d'une fatigue excessive.

Immédiatement après le déjeuner, on se met en route.

Je ne voudrais pas quitter l'hôtel du Niesen sans témoigner à notre hôte, M. Weissmuller, ma reconnaissance pour les soins qu'ils nous a donnés ; j'ai été heureux de trouver en lui une qualité devenue rare chez les maîtres d'hôtel : ils ne considèrent pas les voyageurs comme des bêtes bonnes à écorcher.

Je marchais à l'arrière-garde. Carl vient à moi. Je ne sais ce qu'a Wilhelm, me dit-il, il n'est plus le même.

— C'est qu'il ressent beaucoup de fatigue, sans doute ; d'ailleurs s'il n'a pas mieux dormi que moi, il ne doit pas avoir l'esprit bien dispos.

— Oui, -mais il est évidemment quelque chose qui le préoccupe. N'as-tu rien remarqué, toi ?

En disant cela, il me montre du regard Mlle Mary qui est en tête de notre petite troupe.

— J'ai bien cru deviner quelque chose. L'aimerait-il.

— Tu n'as donc rien entendu cette nuit ; après que le vent eut cessé et au moment où j'allais me rendormir, j'entends Wilhelm, agité sans doute par quelque douce vision, prononcer à plusieurs reprises cet aveu : « Mary, ô ! je vous aime tant.

— Comment ! crois-tu qu'il l'aime sérieusement ?

Je le crois. Du reste, nous verrons. Miss Mary me paraît aussi n'être plus telle que je l'ai vue hier au soir à table. Sa gaieté a disparu ; elle a l'air tout embarrassée, toute triste.

Au moment où le sommet du Niesen allait disparaître à nos yeux, nous nous arrêtons pour contempler une dernière fois un lieu qui, si je ne me trompe, conserve une grande place dans les souvenirs d'une ou deux personnes d'entre nous : Nous quittons le sentier pour nous rapprocher du bord d'une sorte de vaste couloir très abrupt d'une multitude de rocs qui se sont détachés de la sommité. Mlle Turner s'avance imprudemment à l'extrême limite du couloir et au moyen de son bâton de montagne cherche à précipiter un gros bloc dans l'abîme.

Tout à coup elle jette un cri ; le sol a cédé sous ces pieds, elle glisse et va être entraînée, avant que nous ayons eu le temps de nous rendre compte du danger, lorsque Wilhelm s'élance, la saisit et la rejette vivement en arrière, de notre côté. Mais lui-même perd l'équilibre, tombe et disparaît derrière une saillie de rochers.

Je me sens pris d'une angoisse inexprimable ; mon ami doit avoir été brisé et tué, car, du lieu où nous présumons qu'il est tombé, il ne nous vient aucun bruit, aucun son.

Pendant que M. Turner prend soin de son enfant évanouie, le guide, Carl et moi, nous tentons tous les moyens pour parvenir jusqu'à Wilhelm, entreprise dangereuse, car il faut marcher sur des débris qu'un rien peut mettre en mouvement, et où un second malheur est presque inévitable. Ce n'est qu'au bout de vingt longues minutes et grâce à Jacob Staehli que nous arrivons auprès de notre ami. Il est sans connaissance, presque enseveli sous l'énorme masse de pierres et de terre qui l'a accompagné dans sa chute. Il a roulé sur une pente presque verticale et d'une longueur d'au moins quarante pas. Je ne puis comprendre comment il a échappé à la mort.

Nous nous hâtons de le dégager, Staehli le prend sur ses épaules et nous regagnons le sentier, non sans beaucoup de difficultés. En nous revoyant, en apercevant surtout le corps inanimé de Wilhelm, Mlle Mary le croit tué, éclate en sanglots et retombe en défaillance.

Dix minutes plus tard nous rentrions à l'hôtel. Revenu à lui, Wilhelm se plaignit de vives douleurs dans tous les membres. Nous le déshabillâmes et pûmes constater de nombreuses meurtrissures, le pied droit était très enflé, la tête, toute en sang, avait deux ou trois plaies.

L'état de notre blessé ne paraissant heureusement pas très grave et M. Turner, plein de crainte pour la santé de Mary, insistant pour que nous descendions aussitôt à Thoune, nous plaçons Wilhelm aussi commodément que possible sur le mulet et nous partons. A cinq heures du soir nous étions de nouveau les hôtes de Bellevue, après une descente des plus pénibles.

Wilhelm souffrait beaucoup, Mlle Turner était elle-même malade ; il était aussi à prévoir que notre séjour à Thoune se prolongerait et que notre voyage resterait peut-être même à l'état de projet.

Effectivement Wilhelm ne fut rétabli qu'au moment où il s'agit pour Carl et pour lui de reprendre le chemin de l'Allemagne.

L'accident du Niesen devait pourtant avoir un heureux résultat. Pendant les trois semaines que Wilhelm eut à passer à Thoune, il fut entouré des soins les plus empressés de M. et Mlle Turner. L'affection de Wilhelm pour Mary, de Mary pour Wilhelm ne fut bientôt un mystère ni pour moi, ni même pour M. Turner qui, d'ailleurs, ne fit rien pour la combattre.

Enfin, comme je suis pressé d'arriver au dénouement, je vous dirai encore qu'il y a quelques semaines je recevais de Rome une lettre de mon ami Saint-André ; elle renfermait, entre autres choses intéressantes, celle-ci : « Nous avons quitté, Mary et moi, l'Angleterre il y a une dizaine de jours. Nous passerons le printemps ici. En juillet, nous irons en Suisse, où mon beau-père viendra nous rejoindre. Tu voudras bien faire avec nous l'ascension du Niesen. »

J. MAGNENAT.

## MAJORIE

ou

### L'invasion des Français en Valais

1798-1799.

PAR CHARLES DUBOIS.

Delafontaine et Rouge, libraires-éditeurs. — Prix : 3 fr.

Nous regrettons vivement de n'avoir pu, jusqu'à présent, entretenir nos lecteurs du nouvel ouvrage que vient de livrer à la publicité l'auteur des *Nouvelles montagnardes* et des *Nouvelles d'atelier*.

La place et le temps nous ont manqué et nous manquent encore pour donner une analyse détaillée de ce volume qui recèle, sous son intitulé tout simple, tout modeste et sans prétention, le drame le plus attachant, et pour porter un jugement en toutes formes sur une œuvre dont le mérite est incontestable. Sa valeur a été reconnue aussitôt par de nombreux critiques : tous ceux que notre histoire nationale intéresse l'ont apprécié, tous ceux aussi qui se plaisent à l'ouïe d'une émouvante narration.

C'est à ces jours sanglants qui marquèrent la fin du siècle passé, à l'époque où la Suisse, envahie par l'étranger, devint le théâtre d'une guerre impie, que se rattache ce récit, sujet de tant de pages palpitantes, d'un intérêt si poignant et si vrai. — La scène se passe dans le Haut-Valais ; les horreurs de la guerre ont succédé à la paix qui régnait naguère dans les sept dixains : plus de *jodels* sur la montagne silencieuse et plus de chèvres broutant le gazon fleuri de l'alpage ; les clochettes des troupeaux et les cris des enfants qui s'appellent ne se font plus entendre. Les tourbillons d'une épaisse et noire fumée, l'odeur de la poudre, les chants révolutionnaires montent de la vallée et signalent le passage des soldats de la République ; dans les hameaux du bas-pays, l'horrible carmagnole a remplacé la ronde villageoise, la fusillade a fait taire les mélancoliques accents de la corne des Alpes. L'affreuse misère, la désolation des champs, la ruine des villages, tel est le navrant tableau qu'offre la plaine.

Seuls, les montagnards se défendent encore : l'amour de leurs montagnes, la haine contre l'envahisseur, le respect pour la religion et l'entière confiance en Celui qui soutient l'affligé dans ses peines, voilà leur audace et leur force. La courageuse défense de ces hauts Valaisans, leur lutte opiniâtre contre le fer de leurs ennemis et la disette qui les presse, toutes leurs angoisses, toutes leurs douleurs sont dépeintes avec talent dans ce drame qu'assombrit parfois la sauvage et belle figure de la montagnarde, de Majorie, la fille d'Aernen, mais qu'éclaire d'un poétique rayon celle d'Aennli, fille du banneret Clausenn.

C'est à bien des titres que cet ouvrage mérite d'être apprécié. Il est le fruit d'une juste observation des mœurs et des coutumes valaisannes et de la connaissance exacte de ces heures malheureuses que dût traverser le pays de Majorie pendant cette époque de